

DOCUMENTAIRES DU MONDE
EN COMPÉTITION
FESTIVAL DES FILMS DU MONDE - QUÉBEC

SESTERCE D'ARGENT
MEILLEUR LONG MÉTRAGE
FESTIVAL VISIONS DU RÉEL 2017

NEW DIRECTORS
EN COMPÉTITION
SÃO PAULO INTERNATIONAL FILM FESTIVAL



Elefant Films. Les Films d'Ici et Shellac
présentent

RETOUR AU PALAIS

UN FILM DE **YAMINA ZOUTAT**



« UNE PLONGÉE
BRUTALE
ET MAGISTRALE. »

CINEUROPA

« UN GRAND MORCEAU
D'HISTOIRE
QUI VA DISPARAÎTRE. »

FILMEXPLORER

ELEFANT FILMS ET LES FILMS D'ICI PRÉSENTENT

RETOUR AU PALAIS

UN FILM DE YAMINA ZOUTAT

Réalisation, scénarisation **Yamina Zoutat**

Production **Elefant Films, Les Films d'Ici, RTS Radio Télévision Suisse**

Producteur **Alexandre Iordachescu** Coproducteurs **Richard Copans, Irène Challand**

Directeur de photographie **Yamina Zoutat**

Montage **Marie-Pomme Carteret** Mixage son **Denis Séchaud**

SUISSE/FRANCE - 87' - DCP - SON 5.1

SORTIE LE 24 OCTOBRE

Sister Distribution
4 rue des Marbriers, 1204 Genève
contact@sister-distribution.ch ; 022 808.08.63

SYNOPSIS

La première fois que je suis entrée dans le Palais de Justice de Paris, j'avais vingt ans. Il avait déjà mille ans et des poussières. 6999 portes, 3150 fenêtres et 24 km de couloirs, selon la légende. Les nuits où il fallait rester tard pour attendre un verdict, je m'enfonçais dans des couloirs de plus en plus sombres. J'avais la sensation que le Palais était un être vivant. La perspective de son déménagement hâte mon retour. Au fil de ses méandres et de mes rencontres, au fil des histoires tapies dans ses recoins, surgit par fragments le portrait d'une abstraction, la justice.



PROLOGUE

J'ai connu le Palais de Justice de Paris bien avant d'y aller. Je le voyais à la télévision. Une image s'est gravée dans ma tête d'enfant. Une belle façade sous un grand ciel bleu.

J'ai grandi en Suisse, dans une petite ville ouvrière au pied du Jura. Dans ma classe, j'étais la seule fille d'Arabe. J'ai connu très tôt le racisme.

Je regardais le Palais de Justice à la télévision et je me disais que dans une si belle maison, on réparait toutes les injustices. Il fallait y croire.

Au lycée, les autres filles inscrivaient les noms de leurs chanteurs de rock préférés dans de petits carnets. Dans mon petit carnet à moi, je notais les noms des juges français.

J'avais seize ans quand Malik Oussekiné a été tué. Je n'étais encore jamais venue à Paris, je vivais toujours en Suisse. Mais cette mort-là m'a marquée, très fort.

Plus tard je suis venue faire mes études à Paris, à la fac. Je voulais devenir journaliste, et comme je croyais qu'on pouvait changer le système de l'intérieur, je suis devenue chroniqueuse judiciaire pour le journal de vingt heures de TF1.

La première fois que je suis allée au Palais de Justice de Paris, je n'ai vu qu'une porte capitonnée de cuir rouge. Cette porte ouvrait sur une salle d'audience, mais tout est resté flou. Il me faudrait du temps pour apprendre à connaître ce lieu, savoir où regarder.

Pendant que mes cousins, et quelques années plus tard, mes frères partaient en prison, moi je changeais de camp, je fréquentais les couloirs d'un Palais qui me devenait toujours plus familier.

Le premier procès que j'ai suivi en cour d'assises, au Palais de Justice de Paris, c'était il y a vingt ans, le procès d'un inspecteur de police accusé d'avoir tué un jeune en garde à vue. Le jeune avait 17 ans, il était né au Zaïre, il s'appelait Makomé M'Bowolé.

J'ai retrouvé mon cahier de chroniqueuse judiciaire de cette époque. Mon écriture affolée, il fallait prendre des notes très vite puisqu'on ne peut rien enregistrer, je n'étais pas encore habituée. Dans mon cahier, les mots d'un jeune stagiaire de la police, venu témoigner : « J'ai entendu une toute petite détonation. J'allais sortir, j'étais face à la porte. J'ai senti le corps s'affaisser, j'ai entendu le sang couler sous la chaise. »

Makomé avait été tué d'une balle dans l'œil.

Moi, assise sur le banc réservé à la Presse Judiciaire. Le rituel du procès criminel m'était inconnu, ce qui se jouait sous mes yeux m'était incompréhensible. J'étais au milieu d'un champ de bataille et je ne le savais même pas.

Chaque soir, il y avait un moment de réconfort. On avait installé un banc de montage chez les concierges du Palais, un couple de Portugais. J'entrais dans leur appartement qui donnait sur le Quai de l'Horloge, il y avait du papier peint à fleurs roses sur les murs et j'entendais les rires des enfants qui vivaient là. Je repartais après l'envoi du reportage en longeant les couloirs vides du Palais.

Le dernier soir de ce procès, après l'annonce du verdict (sept ans de réclusion, le policier sortirait de prison quelques mois plus tard, sa peine, compte tenu des remises, couvrant la détention provisoire), les gendarmes ont formé un double cordon de sécurité à la sortie de la cour d'assises. Ils ont ouvert la porte du fond en grand et en quelques minutes, ils ont expulsé la famille et les amis de Makomé.

Cette grande porte ouverte sur la nuit m'a fait l'effet d'une gueule qui vomissait les contestataires. J'ai choisi de rester dans le Palais.

D'un procès à l'autre, j'intégrais les codes du Palais.

Je découvrais la puissance de la mise en scène judiciaire. J'allais au ciné voir les films de Raymond Depardon et je me disais que même lui ne pouvait pas y résister. Dans Délits Flagrants ou dans Dixième Chambre, personnellement, en tant que spectatrice, je me sens placée du côté du juge.

Moi à cette époque là, je me livrais à l'exercice convenu des chroniqueurs judiciaires pour le journal télévisé : une re-mise en scène du procès sur les marches du Palais ou dans la Salle des Pas Perdus. Triste spectacle.

J'ai tout quitté au bout de dix ans. Le Palais et la télé.

Je suis revenue au Palais quelques années plus tard, après l'annonce du déménagement. Mon histoire avec ce lieu n'était pas terminée, il fallait la vivre jusqu'au bout.

*

Je suis revenue avec cette idée simple : raconter la justice sans montrer de procès, sans recourir à la dramaturgie d'une affaire judiciaire.

Raconter la justice en arpentant sa maison.

Tout, dans le Palais de Justice de Paris, nous raconte la justice. Les 6999 portes comptées, selon la légende, par un géomètre. Le gigantisme. La pénombre. Les strates successives laissées par l'Histoire. La complexité du labyrinthe. Les symboles.

Ce Palais est l'un des plus grands et des plus vieux d'Europe, certains juristes et historiens du droit aiment dire que « l'idée de justice y est née ».

Vétuste, pas assez fonctionnel, ce Palais vit aujourd'hui une disparition planifiée.

En 2017, au plus tard 2018, une nouvelle « cité judiciaire » ouvrira ses portes loin du centre de Paris. Premier à quitter l'Île de la Cité, le tribunal de grande instance emportera avec lui le tribunal pour enfants, les comparutions immédiates, les affaires familiales, les galeries de l'instruction, les trente-trois sections du parquet, toutes les chambres correctionnelles. Plus de la moitié du personnel quittera le Palais, plus de la moitié des salles d'audience, cabinets, couloirs et escaliers seront vidés.

Progressivement, tout deviendra silencieux.

Je veux filmer les dernières années de ce Palais, avant le déménagement vers un nouveau bâtiment tout blanc, qui me fait l'effet d'une page blanche, comme si on voulait tout effacer et recommencer la justice à zéro.

Qui dit nouveau Palais dit nouvelle justice ? Je n'en sais rien. C'est une question que je pose. Des transformations en tout cas se produisent dans le vieux Palais, qu'annoncent-elles ? J'en suis le témoin avec ma caméra et j'essaie de leur donner un sens.

Quand je suis revenue au Palais, le déménagement était prévu pour 2014. J'ai commencé à prendre des notes sur les événements de la vie du Palais. Isolément, ils me semblaient insignifiants. Il m'a fallu plusieurs années avant de les relier entre eux, et de voir apparaître un fil conducteur.

Peu à peu se dessine une histoire, celle des effritements, des effacements qui précèdent le déménagement.

La dramaturgie du film se bâtit aussi avec ma propre transformation. Au début du film, je reviens au Palais chargée de mes souvenirs de chroniqueuse judiciaire. Je raconte mon évasion de la cour d'assises, évasion d'abord rêvée qui devient réelle. Au fil de ma traversée, et au fur et à mesure que le Palais se vide, je quitte ma posture d'ex-chroniqueuse et je me mets tout simplement à regarder, sans nostalgie mais avec une forme de douceur, ce monde qui disparaît.

Dans le Palais, ce « pas-laid » où chacun lutte à sa façon pour un monde plus juste, mon parti pris est celui de la beauté et de la poésie.

Les autorisations, je les obtiens les unes après les autres. Ministère de la Justice, Cour d'Appel et Tribunaux de Paris, Direction de l'Administration Pénitentiaire, Préfecture de Police, Gendarmerie Nationale, ordre des Avocats de Paris, ordre religieux... Je lutte. Je patiente. Je reviens à la charge. J'en ai besoin. Je dois faire ce film.

Ce Palais, je le déteste et je l'aime. Il est mon obsession depuis que je suis enfant. Avec ce film je lui dis adieu.

Yamina Zoutat, janvier 2015

